# LE VIEUX CHASSEUR,

## COMÉDIE

## EN TROIS ACTES,

## MÊLÉE DE VAUDEVILLLES;

PAR MM. FRANCIS, TOURNAY ET DÉSAUGIERS.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51. Et Galerie des Libraires, n°. 14.

1806.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
| --- | --- |
| M. DE A ROCHE, vieux chasseur, caractère bourru. | M. *Chapelle.* |
| ADOLPHE, son fils. | M. *Julien.* |
| M. DE MARSILLY, sous le nom de S.-Léon. | M. *Verpré.* |
| CHARLES, son fils. | Mlle *Betzy.* |
| MATHURINE, fermière de Marsilly. | Mme *Duchaume.* |
| HORTENSE, élevée par Mathurine. | Mme *Belmont.* |
| LOUISE, fille de Mathurine. | Mlle *Minette.* |
| MARCEL, garde-chasse de M. de la Roche. | M. *Seveste.* |
| MÉDARD, bûcheron. | M. *Fichet.* |
| Troupe de Paysans et de Chasseurs. | |

---

## COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Du vaud. d'Arlequin Musard.*

Un ancien ami de la chasse,
Aussi tremblant qu'à son début,
Craint l'orage qui le menace
Et voit la critique à l'affût.
Ah ! Messieurs, quoique la vieillesse
N'ait pas rallenti son ardeur,
Il est sûr de manquer la pièce,
Si vous tirez sur le chasseur.

# LE VIEUX CHASSEUR.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la cour du château de Laroche ; elle est ornée de caisse d'orangers. Au fond, est une grille qui laisse voir la campagne; à gauche, un pavillon dont la fenêtre, en face du spectateur, est élevée de quatre à cinq pieds ; à droite, un banc de pierre.*

### SCENE PREMIERE.

MÉDARD, Villageois et Villageoises.

CHOEUR.

Air : *du Vaudeville des Préventions.*

Voici nos bouquets
Déja prêts ;
Mais le son du cor
Le retient encor.
Est-il pour le cœur
D'un chasseur,
Un jour aussi cher
Que la St.-Hubert?

MÉDARD.

C'est à son âge un tour de force
Que d'être toujours à l'affût,
On a brûlé vingt fois l'amorce,
Sans atteindre une fois le but.

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Le lièvre dont il suit la trace
Attend le coup sans s'effrayer,
Et ce n'est que depuis qu'il chasse,
Qu'on voit augmenter le gibier.

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Souvent nous tremblons à sa vue,
Mais en lui tout prouve un bon cœur,
Et lorsque par hasard il tue,
Ah ! comme il est de bonne humeur !

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Allons, mes amis, M. de Laroche va arriver... vite, sur deux rangs... les garçons d'un côté... les demoiselles de l'autre. Ah ! ça, vous vous souvenez...les filles parleront les premières....

LES VILLAGEOISES.

Oui, oui, oui, nous parlerons les premières.

MÉDARD.

Allons, les voilà parties... (*regardant du côté de la grille.*) Chut ! chut ! j'apperçois quelqu'un au bout de l'avenue... eh ! c'est la mère Mathurine, la fermière de Marsilly. Savez-vous ben pourquoi elle vient ? (*les villageois et villageoises l'entourent.*) C'est aujourd'hui le jour de l'adjudication de la terre de Marsilly.

TOUS.

Bah !

MÉDARD.

Depuis vingt ans que le maître n'a paru... ses créanciers faisaient le diable à quatre pour faire vendre son bien. M. de Laroche, qui a de l'argent gros comme lui, a payé tout ça, et la terre ne peut pas lui échapper. Dam' ! c'est qu'elle est à sa convenance ! il trouve là des bois, des vignes, des bruyères, un déluge de gibier, qui se mocquera de lui, ce n'est pas l'embarras... mais il aime ça.

UN PAYSAN.

C'est pourtant bien malheureux pour ce pauvre M. Marsilly, qu'on disait si brave homme ; et pourquoi qu'il est parti, et qu'il n'est pas revenu ?

MÉDARD.

Ah ! j'étais dans le bois, le jour qu'ils tirèrent l'épée, M. de Laroche, et lui ; des gens qui ne se connaissaient pas, qui ne s'étaient jamais vûs... eh bien ! un maudit lièvre pour-

tant qui était venu se faire tuer sur la terre du voisin, fut cause de cette bataille-là. Jarny ! comme ils y allaient ! M. de Laroche resta sur la place. J'ons été plus de six mois sans savoir s'il en reviendrait.

LE PAYSAN.

Ah ! je n'savions pas ça.

MÉDARD.

Pardine, tu ne sais rien... Allons... allons... v'là la mère Mathurine, qu'est une bavarde, elle voudra nous retenir, partons au-devant de M. de Laroche.

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

( *Tandis que les villageois défilent, Mathurine cherche à leur parler, on l'évite.* )

---

## SCENE II.

MATHURINE, HORTENSE.

MATHURINE

Tu vois bien qu'il n'est pas encore arrivé.

HORTENSE.

M. de Laroche ?

MATHURINE.

Ni son fils... Quand je te disais de ne pas tant te presser... « Ma mère, il est six heures...il est sept heures...il est huit heures partons...partons...» je cède...je suis si bonne, tu me fais courir, courir, j'arrive toute essoufflée... et dans un état...

HORTENSE.

Mais vous êtes bien, ma mère...

MATHURINE.

C'est à toi, qu'il faut dire cela. Je ne t'ai jamais vue si brave. Ah ! Hortense, Hortense.

Air : *de Marcelin.*

Quand on s'éveille drès l'matin,
Quand on se pare avec mystère,
Quand on est rêveuse en chemin,
Quand on rougit devant sa mère,

Quand on écoute et ne dit rien,
C'est l'amour qui seul en est cause.

HORTENSE.

Et mais, pour en parler si bien,
Auriez-vous fait la même chose. (*bis.*)

MATHURINE.

Eh bien! oui... Tiens v'là c'qui m'est arrivé.

Air : *J'n'avions pas encor quatorze ans.*

Je comptions à peine vingt ans,
Qu'un biau garçon du voisinage,
Fils d'un chasseur des plus ardens,
Vint m'faire les plus doux sermens;
Souvent je portions mon ouvrage
Où j'nous doutions qu'il passerait;
Un jour com' hier qu'il f'sait d'l'orage,
Ma mer' le guettait sous l'feuillage;
Moi, qui m'croyais seule au bosquet,
Innocemment, j'lui laissai prendre
Sur la main, un baiser bien tendre;
Puis après...

HORTENSE, *avec la plus vive émotion.*

Puis après...

MATHURINE, *montrant le bouquet d'Hortense.*

Il m'donna c'bouquet.

HORTENSE, *embarrassée.*

Ah! ma mère, vous savez tout.

MATHURINE.

Oui, mon enfant, mais à quoi qu'ça t'mènera c't'amourette-là? crois-tu que M. de Laroche consente à marier son Adolphe à une fille sans fortune, sans famille?...car je ne suis pas ta mère et je ne t'en aime pas moins.

HORTENSE.

Ah! bonne Mathurine, vous me le prouvez tous les jours; mais tout me porte à croire que je retrouverai mes parens; le mystère qui a suivi ma naissance, la manière dont je vous ai été confiée, les soins que le chapelain de Marsilly a pris de mon éducation, le silence qu'il s'est obstiné à garder jusqu'à ses derniers momens...

MATHURINE.

Oh! ça, c'est vrai, je n'sais pas comment on peut garder un secret si long-tems... mais enfin il ne parlera plus, le cher

homme ; ainsi, crois-moi, laisse là ton M. Adolphe qui n'est qu'un enjeoleux comme les autres...

HORTENSE.

Lui, ma mère ?... ah ! si vous saviez ce qu'il me dit tous les jours... Hier encore.

MATHURINE.

Eh ben ! qu'est-ce qu'il te chantait donc, hier ?

HORTENSE.

Je ne l'ai pas oublié.

Air : *Ange des nuits.* ( de Délia et Verdikan. )

» Le jour heureux qui m'offrit mon Hortense,
» Fut le premier où je connus mon cœur,
» Ton doux regard me permit l'espérance,
» Mais l'espérance est-elle le bonheur ? »

Après un aveu si tendre,
Puis-je douter de sa foi ?...
Ah ! si vous pouviez l'entendre,
Vous le croiriez comme moi.

MATHURINE.

Bah ! si j'avions écouté tous ceux qui m'en contaient autant...

HORTENSE.

Mais ce n'est pas tout...

MATHURINE.

Qu'est-ce qu'il peut donc dire de plus ?

HORTENSE.

*Même air.*

» Prononce enfin, prononce, ô mon Hortense,
» Le mot qui doit couronner mon ardeur.
» N'aurais-je, hélas ! perdu l'indifférence,
» Que pour la voir s'emparer de ton cœur? »

Après un aveu si tendre,
Puis-je douter de sa foi ?
Ah ! si vous pouviez l'entendre,
Vous le croiriez comme moi.

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LAROCHE, Tout le village.

CHOEUR.

Air : *Ah ! quel bonheur ! ah ! quel plaisir !*

Allons, fillettes et garçons,
Monsieur d'Laroch' va paraître,
Offrons à not' bon maître
Et nos bouquets, et nos chansons.

LAROCHE.

C'est bon, c'est bon ; allez au diable avec votre St-Hubert... Venir me relancer jusques chez moi...

MÉDARD.

Mauvaise humeur, mauvaise chasse.

LAROCHE.

C'est avec ce tapage-là que vous effarouchez mon gibier... Impossible de le surprendre ... des danses dans les prés, des chansons dans les vignes, des coups de hache dans les bois... c'est un train le jour, la nuit... Trois pièces de gibier manquées ce matin. ( *Jetant son fusil de coté.* )

Air : *Du Mameluck.*

Peste soit aussi d'un arme,
Dont le ridicule bruit,
Dès le premier coup allarme
Les lièvres que l'on poursuit!
Qui plus que moi doit s'en plaindre !
J'en voyais un se lever,
Et mon plomb allait l'atteindre,
Quand le bruit l'a fait sauver. (*bis.*)

MATHURINE, *bas à Hortense.*

J'avons bien choisi le moment pour lui parler...

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Quelle différence de lui à M. Adolphe !

LAROCHE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites-là, vous autres ? n'ai-je pas reçu vos bouquets, vos complimens ?... Ah ! j'y suis... ( *il leur donne de l'argent.* ) Tenez, tenez, allez-vous-en... et buvez à ma santé.

HORTENSE, *à part.*

Il a bon cœur pourtant.

LE CHOEUR, *sort sur le refrain.*

Allons, fillettes et garçons, etc.

LAROCHE.

Assez... assez... ( *Retenant Médard.* ) Ah ! un mot, Médard.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté le Village.

MATHURINE.

Monsieur, je venions...

LAROCHE, *regardant Hortense.*

Je suis à vous tout-à-l'heure, la mère... Elle est gentille.

HORTENSE, *à part.*

Comme il me regarde !

LAROCHE.

Ah ! ça, Médard, tu sauras peut-être mieux que moi, de quel côté est allé mon fils ce matin ... ce drôle-là emmène tous les jours, mes gens, mes chevaux, mes chiens, et pas un coup de fusil qui m'indique la route qu'il a prise...

MATHURINE, *bas à Hortense.*

Hortense, tu pourrais bien le tirer d'embarras, toi...

MEDARD.

Voulez-vous que j'vous dise : m'est avis qu'il guette une petite perdrix diablement fûtée autour de la ferme de Marsilly...

LAROCHE.

Bien fûtée, dis-tu ?... Parbleu, il serait plaisant que je la débusquasse avant lui...

MÉDARD.

Non, non, j'n'vous conseillons pas.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Nous n'avons plus le pied ni l'œil,
Assez bon pour c'te chasse ;
Le moindre effort nous lasse,
Et chaque pas offre un écueil.
Faut avec l'âge, } (*bis.*)
Plier bagage, }
L'homme n'peut pas être c'qu'il fût,
Jeune et vieux ont chacun leur but;

Tous deux ( *bis.* ) au bois vont à l'affût;
ais le fils ne court guère
L'même gibier qu'son père. *(bis.)*

LAROCHE.

Ah !...Est-ce que ce serait?... ( *il lui parle à l'oreille.* )

MÉDARD.

La petite Louise, la fille de la mère Mathurine, de cette bonne fermière que vous voyez là.

LAROCHE.

Bah !...

MÉDARD.

C'est que c'est peut-être plus sérieux que vous ne pensez.

LAROCHE, *élevant la voix.*

Sérieux... Je voudrais bien qu'Adolphe, fils d'un ancien militaire, officier de génie lui-même, s'avisât de s'amouracher d'une simple paysanne... Morbleu !

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Oh ! ma mère, je tremble.

MATHURINE, *bas à Hortense.*

Laisse faire, mon enfant, j'vas l'y parler, moi...

MÉDARD.

N'faut pas vous emporter pour ça, gnia peut-être pas encore tant d'mal... Et puis, t'nez, j'vas m'bouter aux aguets, et j'vous dirons bentôt d'quoi qui retourne.

LAROCHE.

Vas, cours, et reviens vite.

---

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MÉDARD.

MATHURINE.

Monsieu', vous m'avez fait demander, me v'là à vos ordres.

LAROCHE.

C'est au sujet du domaine de Marsilly... (*regardant Hortense.*) Elle n'est parbleu pas mal.

MATHURINE.

Savez-vous ben qu'vous faites là une bonne affaire ?

LAROCHE.

Oui, tandis que mon fils fait des sottises.

MATHURINE.

Comment ! des sottises ?...

LAROCHE.

Ah ! vous ignorez cela ? je gage que cette belle enfant en sait plus que vous.

HORTENSE, *intimidée.*

Je ne sais rien, Monsieur.

LAROCHE.

Ne voyez-vous pas mon fils tous les jours ?

HORTENSE.

Quelquefois, Monsieur.

LAROCHE.

Ne chasse-t-il pas aux environs de la ferme ?

MATHURINE.

Ça, c'est vrai.

LAROCHE.

Ne s'arrête-t-il pas devant votre porte ?

MATHURINE.

Jamais quand j'y suis.

LAROCHE.

Parbleu, je le crois bien... Tenez, voyez-vous comme elle rougit ?

HORTENSE.

Moi, Monsieur?

LAROCHE.

Oh ! mademoiselle, il est inutile de feindre, je sais tout.

MATHURINE.

Que savez-vous donc, Monsieur?

LAROCHE.

Que mon fils est amoureux de votre Louise que voilà.

HORTENSE.

Mais, Monsieur, je ne m'appelle pas Louise, moi.

MATHURINE.

Non, Monsieur, c'est Hortense, une fille que j'ai élevée...

LAROCHE.

Comment, mademoiselle, ce n'est pas de vous que mon fils est amoureux ? ah ! mille pardons !

HORTENSE, *à part.*

Je respire !

LAROCHE, *à Mathurine.*

Mais vous avez pourtant une fille qui se nomme Louise.

MATHURINE.

Oui, monsieur, et bien gentille encore; mais elle est restée à la ferme.

LAROCHE.

A la ferme? eh! je ne m'étonne plus si mon fils ne revient pas; il est chez vous.

MATHURINE.

Chez moi, Monsieur!

LAROCHE.

Oui, madame; on profite de votre absence...

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Oh! la bonne méprise.

LAROCHE.

Mais j'admire votre tranquillité.

( *Adolphe survient pendant le couplet, s'approche d'Hortense, lui baise la main et se cache ensuite derrière une des caisses d'oranger.* )

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Voilà bien comme sont les mères,
Refusant de croire aux amours,
Et sans la prudence des pères,
On les tromperait tous les jours.
L'amant qui guettait la fillette,
Se glissant près d'elle en cachette,
Sans être vu surprend déjà
Regards par-ci, baisers par-là...
Et cependant sa mère est là;
Oh! ce n'est pas moi qu'on verra
Dupe de ses finesses-là.

MATHURINE.

Oh! mon dieu, Monsieur, je connais ma Louise, et je suis bien tranquille.

LAROCHE.

Et moi, madame, je connais mon Adolphe, et je ne le suis pas. Léger, étourdi, il se prend de belle passion aujourd'hui pour une femme qu'il oubliera demain.

MATHURINE.

Vous ne le flattez pas.

HORTENSE, *regardant de tems en tems Adolphe.*

Air : *Il m'en souvient long-tems ce jour.*

Si votre fils est, en effet,
Tel que vous venez de le peindre,
De la femme qui l'aimerait
Combien le sort serait à plaindre !
Vous dites qu'il est à la fois,
Indiscret et d'humeur légère,
Mais quand par hasard je le vois,
Ses yeux disent tout le contraire.

LAROCHE.

Ah ! oui, oui, fiez vous à ses yeux...vous ètes bien heureuse qu'il n'ait pas encore pensé à vous. Le fripon prend tous les matins, pour s'échapper, le prétexte de la chasse... mais qu'il ne se présente pas devant moi sans gibier. Et vous, vous devriez être déjà parties, que faites-vous ici ? courez à Marsilly, et renvoyez-moi sur-le-champ mon fils... Eh bien ! m'entendez - vous ? partirez - vous ?... Morbleu, vous êtes d'un sang-foid...

MATHURINE et HORTENSE, *effrayées, en s'en allant.*

Nous nous en allons, Monsieur, nous nous en allons.

LAROCHE, *courant après elles.*

Mais, mon dieu, j'oubliais ; vous devez être fatiguées, vous n'avez point déjeûné ; venez avec moi ... j'ai moi-même un appétit du diable... Venez donc, et vous sortirez par la porte du parc.

---

## SCENE VI.

ADOLPHE, *en costume de chasseur.*

Où diable mon père a-t-il été s'imaginer que j'étais amoureux de Louise ? une petite paysanne que j'ai à peine remarquée ; Hortense à la bonne heure... Oh ! elle n'est pas la fille d'un simple villageois... Non, ses traits, ses grâces, son langage, ses talens, tout me le prouve, et quand mon père la connaîtra mieux, il sera forcé de consentir à notre union. Elle est là, si j'osais entrer ; mais depuis huit jours que je n'ai rien rapporté de la chasse, comment serais-je reçu? Allons, attendons Marcel, son adresse peut seule me

tirer d'embarras. Mais quand j'y pense, le joli semestre que je passe ici, et quel avenir il me promet !

## RONDEAU.

Air : *Je ris d'avance d'la figure.* (Du Diable en Vacances.)

Du fond de son obscur village,
Transportée au sein de Paris,
Hortense, à la fois belle et sage,
Etonnera tous les maris.

Je vois enchaînés par ses grâces,
Nos petits Céladons du jour
Voler à l'envi sur ses traces,
Prodiguer les sermens d'amour...
» Eh ! monsieur, leur répond ma belle,
» Cessez de vanter mes appas,
» A mon mari, je suis fidèle,
» Des époux il est le modèle,
» Et vous ne me séduirez pas,
» Non non, non, non, n'y comptez pas,
» Non, non. »

Je vois ces messieurs se retirer bien tristes, bien honteux, je ris de leur embarras ; ils y reviennent le lendemain, nouvelle confusion pour eux, nouveau triomphe pour moi... La charmante perspective !

Du fond de son obscur village, etc.

Si la gloire, aux combats m'appelle,
Des pleurs (*bis*) inondent ses beaux yeux,
Sa douleur me la rend plus belle,
Et j'entends ses tristes adieux :
» Cher époux, faut-il que la gloire
» T'arrache sitôt de mes bras !
» Irais-tu chercher la victoire,
» Si l'amour t'offrait des appas ?
» Hélas ! hélas ! ne me fuis pas,
» Non, non, ne me fuis pas. »

Il faut pourtant se séparer ; je m'éloigne à regret, mais je reviens bientôt fidèle et plus épris que jamais. Quel accueil ! quelle fête ! quelles caresses à mon retour ! Oh ! d'avance, j'en perds la tête :

Du fond de son obscur village,
Transportée au sein de Paris,
Hortense, à la fois belle et sage,
Etonnera tous les maris.

## SCENE VII.

ADOLPHE, MARCEL, *entre deux vins.*

ADOLPHE.

Eh ! arrive donc coquin, arrive donc.

MARCEL.

Monsieur, vous voyez un homme désespéré.

ADOLPHE.

Comment ! tu n'as rien trouvé ?

MARCEL.

Oh ! si fait, j'ai trouvé des amis qui m'ont entraîné...

ADOLPHE.

Tu n'as donc pas chassé ?

MARCEL.

Nous avons chassé... l'ennui, comme vous voyez.

ADOLPHE.

Comment, maraud, pas un seul coup ?

MARCEL.

Excusez, nous en avons bu trente, et voilà ce qui me désole, ça m'a fait manquer le rendez-vous...

ADOLPHE.

De chasse ?

MARCEL.

Ah ben ! oui, de chasse. . . le rendez-vous que la petite Louise m'avait griffoné dans la fontaine, sur un papier, à côté du bois... non, dans le bois, à côté de la fontaine.

ADOLPHE.

Quel galimathias me fais-tu là ?

MARCEL.

C'est pourtant bien clair.

Air : *De la cinquième édition.*

La fontaine est le rendez-vous,
Qu'hier m'avait donné Louise ;
Vous savez pourtant entre nous,
Que jamais Marcel ne se grise.
Au cabaret, sur mon chemin,
Je trouve un ami qui m'entraine,
Je bois et voila que le vin
Me fait oublier la fontaine.

ADOLPHE.

Et moi qui me reposais sur toi...

MARCEL, *chancelant.*

Vous aviez mal choisi votre jour.

ADOLPHE.

Quelle excuse donner à mon père maintenant ?

MARCEL.

Laissez-moi faire, je lui dirai que tant qu'il y aura une Hortense et une Louise dans le monde, il n'y a pas d'chasse qui tienne.

ADOLPHE.

Gardes-t'en bien, maudit ivrogne.

MARCEL.

C'est dit, monsieur.

ADOLPHE.

Air : *Ça n'pouvait pas finir par là.*

Ah ! que les lièvres sont heureux
Quand les chasseurs sont amoureux !
Sur le gibier de toute espèce,
Moi qui déployais tant d'adresse.

MARCEL.

Et moi donc, s'il vous plaît, et moi,
Qui des loups même étais l'effroi;
Mais voyez, monsieur, voyez comme
L'amour change un homme

ADOLPHE.

Ah ! que les lièvres sont heureux
Quand les chasseurs sont amoureux!

---

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. de LAROCHE.

LAROCHE, *dans le fond, à Mathurine.*

Oui, Mathurine, ce soir la terre de Marsilly est à moi ; mais je vous le répète, vous n'en serez plus fermière, si vous recevez encore les visites de mon fils, voilà mes conditions, autrement point de bail.

ADOLPHE.

Mon père !...

MARCEL, *chancelant.*

Ferme comme moi, monsieur.

LAROCHE.

Ah ! messieurs, vous voilà enfin ! Me direz-vous d'où diable vous sortez ?

MARCEL.

Monsieur, nous venons...

LAROCHE.

Air : *Aimez-vous l'astrologie.*

Mon aspect vous embarrasse.

ADOLPHE.

Qui ? moi ? non.

MARCEL.

Ni moi.

ADOLPHE.

Ni moi.

MARCEL.

Ni moi.

LAROCHE.

Vous vous troublez, je le voi,
Et je devine pourquoi.
Qu'apportez-vous de la chasse ?

ADOLPHE.

Qui ? moi ? rien.

MARCEL.

Ni moi.

ADOLPHE.

Ni moi.

MARCEL.

Ni moi.

LAROCHE.

Je le savais...

MARCEL.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit d'abord.

LAROCHE.

Et ce que je sais encore, c'est que vous vous permettez d'aimer une certaine Louise....

MARCEL.

Oh ! ça, c'est vrai...

LAROCHE.

Il en convient.

MARCEL.

Mais ça se bornera au mariage.

LAROCHE.

Au mariage ?... c'est bien ce que j'empêcherai.

MARCEL.

Oh ! vous êtes certainement trop bon pour nous faire ce chagrin là.

LAROCHE.

Bon, quand il le faut, mais lorsqu'il s'agit d'une union si mal assortie...

MARCEL.

Je sais que j'ai l'honneur d'être le garde-chasse de M. de Laroche...

ADOLPHE, *à part.*

Le coquin prend tout pour lui.

MARCEL.

Mais vous me permettrez de vous représenter...

LAROCHE.

Eh ! butor, laisse-nous, mon fils répondra bien lui-même.

MARCEL, *à Adolphe.*

Monsieur, vous avez la parole.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Daignez, près de votre père,
Etre ici mon avocat ;
Je ne serai pas ingrat.

*(Il va s'asseoir sur le banc de pierre, bat le briquet et allume sa pipe, pendant la fin du couplet.)*

LAROCHE.

Vous me répondrez, j'espère.
Pourquoi faire le discret,
Quand je tiens votre secret?

ADOLPHE.

Si je parle avec franchise
Devant un père si bon,
Obtiendrai-je mon pardon ?

LAROCHE.

Non, non, non, non, non, non, non,
Vous raffolez de Louise.

ADOLPHE.

Non, non, non, non, non, non, non.

LAROCHE.

Mais cet amour, ce beau feu?

ADOLPHE.

Entre nous ce n'est qu'un jeu,
Ce n'est qu'un jeu. (*bis.*)

LAROCHE, *à part.*

Un jeu ?... un jeu ?...

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?...

LAROCHE.

C'est un jeu qui ne me convient pas. Belle occupation pour un officier de génie ! lisez moi M. de Vauban, étudiez l'art de fortifier une place, de la défendre, de l'attaquer...

ADOLPHE.

C'est ce que je fais, mon père...

Air : *Une fille est un oiseau.*

Tout près d'ici j'apperçois
Une place intéressante,
Dont la prise me présente
Gloire et plaisir à la fois ;
J'y ménage avec prudence
Une heureuse intelligence ;
On m'oppose une défense
Qui ne saurait m'effrayer ;
Car j'aurai, dans cette affaire,
Tous les honneurs de la guerre,
Si je suis fait prisonnier.

LAROCHE.

Eh bien ! moi, monsieur, qui vais être maître du pays, je vous ordonne de lever le siège, et de changer de batteries.

MARCEL, *se levant.*

C'est ça, levons le siège...

ADOLPHE.

Vous, maître du pays, mon père ?

LAROCHE.

Oui, j'ai de très-bonnes raisons pour faire cette acquisition... Eh ! parbleu, puisque vous voilà, je vais vous donner une occupation digne de votre état ; vous allez me dessiner un plan du domaine de Marsilly.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Tracez tout ce qu'il renferme,
Vignes, prés, bois et château.

ADOLPHE.

Je vais me rendre à la ferme
D'où le point de vue est beau.

LAROCHE.

C'est de ce pavillon-là
Que l'ouvrage se fera.
Allons, viens, allons, viens.
Ah ! pour le coup, je le tiens.
Oui, oui, etc.

ADOLPHE, *à part.*

Quel moyen, quel moyen
D'échapper à mon gardien ?
Son plan dérange tout le mien.

MARCEL.

C'est fort bien, c'est fort bien ;
Mais moi, je n'y comprends rien,
Non, ma foi, je n'y comprends rien.

( *Laroche et Adolphe entrent dans le pavillon.* )

## SCENE IX.

MARCEL.

Dites donc, M. Adolphe ? M. Adolphe... Où diable vont-ils donc ?.. ils me laissent là tout seul...si du moins mademoiselle Louise était ici... je lui dirais : Mademoiselle, aujourd'hui ce n'est pas ma faute ; mais demain, jeudi, vendredi, *et cætera*, dimanche, à vos ordres, vous n'avez qu'à m'écrire.

## SCENE X.

MARCEL, M. de LAROCHE, *reparaissant avec* ADOLPHE, *dans le pavillon.*

LAROCHE.

Allons, mon fils, voici règle, compas, pinceaux, et une donnée exacte du plan, travaillez, et pour que vous ne soyez pas troublé, je me tiendrai dans la chambre voisine, jusqu'à ce que vous ayez fini.

ADOLPHE.

Quelle contrariété ! allons, puisqu'il le faut, travaillons; mais commençons au moins par ce qui m'intéresse le plus, par la ferme...

( *On entend un air d'orgue.* )

## SCENE XI.

MARSILLY, CHARLES, MARCEL, ADOLPHE, *dans le pavillon.*

( *Marsilly est revêtu d'une redingotte grossière et porte un orgue sur le dos. Charles est sous les habits d'un jeune Auvergnat. Tous deux ont des demi-guêtres de toile.*)

MARCEL.

Tiens... de la musique qui passe?... ça vient ben à propos pour me désennuyer. ( *Il danse sur le refrain.* )

MARSILLY, *à travers la grille.*

Hola! hé!... l'ami... suis-je encore loin du village de Marsilly?...

MARCEL.

Vous en êtes à une bonne demi-lieue.

CHARLES.

Encore une demi-lieue?...

MARCEL.

Tout autant, et, si vous m'en croyez, vous vous reposerez ici un instant.

CHARLES.

Oui, mon père, entrons.

MARCEL.

C'est ça, c'est ça, entrez, vous serez bien venus, allez, il y a grande fête au château, vous nous ferez danser, nous vous ferons boire, et M. de Laroche vous paiera bien.

MARCILLY.

Laroche?...

MARCEL.

Oui, il achète aujourd'hui la terre de Marsilly.

MARSILLY, *à part.*

La terre de Marsilly?

MARCEL.

Les habitans des deux villages se réunissent à cette occasion, je m'en vas chercher tout notre monde, attendez-moi là, et préparez-nous une ronde bien gaie, qui nous mette en train. ( *Il sort en chantant.* )

## SCENE XII.

### MARSILLY, CHARLES.

CHARLES.

Avez-vous entendu, mon père ? ce M. de Laroche qui achète notre bien...

MARSILLY.

Oh ! ce ne peut-être qu'un parent de celui avec qui j'ai eu cette affaire imprévue, dont les suites funestes m'ont forcé à m'éloigner et à chercher un asile chez l'étranger.

CHARLES.

Si, malgré ce déguisement, sa famille venait à découvrir qui vous êtes ?

MARSILLY.

Je sens tous les dangers auxquels je m'expose ; mais tu vois qu'il était tems de venir arracher mon bien à l'avidité de mes créanciers.

CHARLES.

Mais, mon père, comment y parvenir, si vous ne retrouvez pas l'argent que vous avez été forcé de cacher en partant?

MARCILLY.

Si j'éprouve ce dernier malheur, j'aurai du moins la consolation d'embrasser ma fille dont je n'ai reçu aucune nouvelle depuis la mort du chapelain à qui je l'avais confiée.

CHARLES.

Cette chère Hortense, dont vous m'avez si souvent parlé !

MARSILLY.

Chut ! on vient, de la prudence !

## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL, Villageois, Villageoises.

MARCEL.

Par ici, par ici, arrivez, arrivez. Allons, brave homme, voilà notre monde, vîte un petit air, et tournez nous cela joliment.

MARSILLY.

Volontiers, mes bons amis.

CHARLES.

Et moi, je vais chanter.

MARCEL.

C'est ça. Attention, vous autres.

CHARLES.

Air : *Nouveau d'A.-Piccini.*

Le seigneur d'un château voisin,
Loin des lieux qui l'avaient vu naître,
Malgré lui, porta son chagrin.
On ne plaignit pas son destin ;
C'était pourtant un bien bon maître.
Les yeux en pleurs, des plus doux nœuds
Il délaissa le premier gage ;
Mes bons amis, pour être heureux,
Ne quittez pas votre village.

CHOEUR.

Mes bons amis, etc.

*(On danse sur le refrain de chaque couplet.)*

MARCEL.

Eh bien ! n'est-ce pas que j'ai ben fait de le retenir un instant ? il voulait aller tout droit à Marsilly.

ADOLPHE, *dans le pavillon.*

A Marsilly ! la bonne occasion pour écrire à Hortense ! Vite, une lettre.

MARSILLY.

*Second couplet.*

Il va de climats en climats ;
Une épouse qui l'intéresse,
Sème quelques fleurs sur ses pas.
Bientôt il serre dans ses bras
Un nouveau fruit de sa tendresse ;
Mais elle expire... ô jour affreux !
Avec elle, il perd le courage.
Mes bons amis, pour être heureux,
Ne quittez pas votre village.

MARCEL.

Chut ! . . .

MARSILLY et CHARLES, *ensemble.*

Enfin, après de longs malheurs,
A ses yeux l'espérance brille,
Il croit voir un terme à ses pleurs,
Et du sort, bravant les rigueurs,
Il vient rendre un père à sa fille.
Le toît chéri de ses aïeux
Le défendra contre l'orage...
Mes bons amis, pour être heureux,
Ne quittez pas votre village.

ADOLPHE.

Impossible de sortir par la porte, sautons par la fenêtre. *( Il saute par la fenêtre pendant que les paysans sont autour de M. de Marsilly, et fait signe à Marcel d'éloigner tout le monde. )*

MARCEL, *faisant retirer les paysans.*

Brrrr... allons.

ADOLPHE, *à M. de Marsilly.*

Mon ami, vous pouvez me rendre un grand service.

MARSILLY.

Monsieur...

ADOLPHE.

Vous allez à Marsilly, rendez-vous à la ferme, et remettez cette lettre à mademoiselle Hortense...

CHARLES, *bas à Marsilly.*

Ma sœur !...

MARSILLY.

Chut !...

ADOLPHE.

Beaucoup de prudence et de discrétion ; évitez surtout les regards de la mère Mathurine. . . rapportez-moi une réponse, et vous serez bien récompensé.

MARSILLY.

Quelqu'amourette ? je vois cela.

ADOLPHE.

Oh ! détrompez-vous, c'est le sentiment le plus pur, le plus tendre... mais partez, ne perdez pas un instant, je vous en conjure...

MARSILLY.

Mais est-elle seule à la ferme ?

ADOLPHE.

Gardez-vous bien d'aller jusques-là, vous la trouverez à l'entrée du petit bois, à la droite du village...

MARSILLY.

Mais comment la reconnaître ?

ADOLPHE.

Oh ! rien de plus facile.

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

A son air noble et gracieux,
A sa fraicheur, à sa décence,

A l'éclat brillant de ses yeux,
Vous reconnaîtrez mon Hortense ;
Mais d'un ensemble aussi parfait,
A quoi sert un détail fidèle ?
Bien mieux encor que ce portrait,
Votre cœur vous dira : c'est elle !

MARSILLY et CHARLES, *à part.*

Bien mieux encor que ce portrait,
Oui, mon cœur me dira : c'est elle.

---

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE, *dans le pavillon.*

LAROCHE.

Eh bien ! où diable a-t-il passé? ( *L'appercevant par la fenêtre.* ) Ah ! coquin ! ( *Il sort.* )

ADOLPHE.

Mon père !... ( *à Marsilly.* ) Cachez bien cette lettre.

MARSILLY.

Soyez tranquille, elle est en bonnes mains.

MARCEL.

Eh ! vîte, votre orgue... ces pères sont toujours gênants.

MARSILLY.

Il y en a pourtant de très-commodes.

(*Laroche et Médard entrent.*)

LAROCHE.

Eh bien ! monsieur, est-ce ainsi que vous m'obéissez ? le premier orgue qui passe vous détourne de vos occupations.

ADOLPHE.

Mon père, j'écoutais un air de chasse.

MÉDARD, *bas à Laroche.*

Voyez vous comme il se trouble? quand j'vous disons que tout est découvert... j'ons vu la p'tite Louise dans le bois cacher une lettre sous le vase de la fontaine, et si vous en doutez, j'vais vous y conduire vous-même...

LAROCHE, *bas à Médard.*

Parbleu ! je serai bien aise de le confondre.

MÉDARD, *à Laroche.*

Eh bien ! venez.

LAROCHE, *à Médard.*

Justement, voici l'heure de la chasse, l'occasion est excellente, profitons-en.

*Air de chasse. (Vaudeville du Méléagre Champenois.)*

Allons, amis, partons pour la chasse,
Au son du cor, parcourons tous les bois,
Et du chevreuil poursuivant la trace,
Signalons-nous par de nouveaux exploits.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

LAROCHE, *à son fils.*

Vous, s'il vous plaît, demeurez et pour cause,
Je veux exprès aller au bois sans vous,
Et j'en prétends rapporter quelque chose,
Dont je suis sûr que vous serez jaloux.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

LAROCHE.

Allons, Monsieur, retournez à l'ouvrage.

MARCEL.

Pauvre jeune homme, être ainsi prisonnier!

ADOLPHE, *bas à Marsilly.*

Ayez bien soin de remplir mon message.

MARSILLY, *bas à Adolphe.*

Ne craignez rien, je ne puis l'oublier.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*Le théâtre représente une forêt, à la gauche est la ferme de Marsilly, à la droite une fontaine, décorée d'un vase et ombragée de quelques arbrisseaux, à côté est un banc de gazon.*

## SCENE PREMIERE.

LOUISE.

Air : *Sans un petit brin d'amour.*

Mon dieu, queu tentoin qu'l'amour!
Toujours queuqu'peine ou queuqu'détour,
Moi, depuis qu'on m'fait la cour,
Je n'dors ni nuit, ni jour.

Voyons un peu si ma p'tite letre est prise,
Marcel connaît c'te cachett'-là.
*( elle soulève le vase. )*
Eh mais, la v'la; vous oubliez Louise,
C'est bon, Monsieur, on s'en veng'ra.

Mon dieu, etc

J'accours c'matin au rendez-vous, monsieur n's'y trouve pas; j'lui laisse un p'tit mot pour l'y prouver que j'suis venue, et il n'vient seulement pas l'chercher. Je n'peux pourtant pas rester ici à l'attendre ; ma mère n'aurait qu'à m'surprendre ; avec ça qu'elle ne s'soucie pas trop que j'épouse un garde-chasse qui n'a rien. J'suis ben sûre pourtant qu'il va venir ; il cherchera à s'justifier, ces messieurs manqueront plutôt de parole que d'excuses d'abord.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

J'devinons ben, drès qu'il m'verra,
Tous les biaux discours qu'il m'fera,
Trala deridera, trala deridera :
J'n'entendrons pas de c't'oreill'-là.
A mes genoux, il se mettra,
Trala deridera, trala deridera ;
Je m'sauvrons, il me poursuivra,
En signe d'grâce, il m'demand'ra

Un baiser d'avance.

(*Feignant de parler a un homme qui est a genoux et reculant toujours.*)

Tra deridera, la, la, la, la, la, la,
Aujourd'hui vous f'rez pénitence,
Et demain j'verrons ça.

Ah ! mon dieu ! ma mère ! sauvons-nous. (*Elle sort.*)

---

## SCENE II.

M. de MARSILLY, MATHURINE.

MATHURINE.

Mais en vérité, monsieur, qui vous aurait reconnu après vingt ans d'absence ?...

MARSILLY.

Bonne Mathurine, que mon retour soit encore un secret pour tout le monde.

MATHURINE.

Un secret ! oh ! soyez tranquille, monsieur, c'est bien moi, qui irai dire que vous êtes M. de Marsilly, que vous avez retrouvé votre trésor, que vous allez rentrer dans votre bien...comme si j'avions oublié votre vieille querelle avec M. de Laroche, est-ce que j'irions vous exposer à de nouvelles tracasseries ? oh ! que nenni ; je ne sommes pas de ces femmes qui parlent, parlent, non, j'vous avions perdu, j'vous regrettions, j'vous r'trouvons, j'irions vous perdre une seconde fois par notre bavardage ? j'aimerions mieux perdre la parole.

MARSILLY.

Ah ! je suis sûr de votre attachement pour moi, mais vous ne connaissez pas encore toutes les obligations que je vous ai.

MATHURINE.

A moi, monsieur ?

MARSILLY.

A vous-même... Cette enfant qui vous a été confiée par l'aumônier de Marsilly...

MATHURINE.

Eh bien !

MRRSILLY.

Que vous avez élevée avec toute la tendresse d'une mère...

MATHURINE.

Oui, monsieur.

MARSILLY.

Dont la naissance a toujours été un mystère... Hortense, enfin...

MATHURINE.

Hortense !...

MARSILLY.

Est ma fille.

MATHURINE.

Votre fille ?... est il possible ?... *(elle parcourt le théâtre.)* Hortense ? mon enfant ?... quel bonheur ! ma fille ? Ah !... pardon... pardon...c'est que j'sommes si saisie...et puis j'l'aimons tant, c'te chère Hortense... ah ! quelle bonne nouvelle à lui apprendre !...

Air : *Pauvre petit qu'il est gentil.*

Le ciel comble enfin notre espoir...
Ah ! vous allez bientôt la voir...
Quel trésor pour un père,
Qu'une fille si chère !
Mais par pitié, n'oubliez pas
Que j'ai guidé ses premiers pas,
Ne l'arrachez pas de mes bras,
Que j'sois toujours sa mère.

MARSILLY.

Non, vous ne la quitterez pas,
Soyez toujours sa mère. *(ter.)*

MATHURINE.

Oh ! j'n'y t'nons plus, j'courons vîte la chercher, j'vous l'amenons. . . Et mais, non . . . venez plutôt avec moi, elle est à la ferme, j'vas vous y conduire.

MARSILLY.

Non, Mathurine, quelque désir, quelque besoin que j'aie de voir ma fille, des raisons particulières m'obligent à ne pas m'en faire encore reconnaître...

MATHURINE.

Des raisons ?...

MARSILLY.

Oui, je sais qu'elle aime... qu'elle est aimée.

MATHURINE.

C'est vrai, monsieur, mais le jeune homme est honnête, c'est le fils de M. de Laroche.

MARSILLY.

Laroche ! cette famille a causé tous mes malheurs, et dans

ce moment elle veut y mettre le comble, en s'emparant de mon bien... ce mariage est impossible.

MATHURINE.

Ah ! mon dieu, ne lui dites pas ça.

MARSILLY.

Je sais qu'elle doit se rendre ici, et je l'attends. Quant à vous, il n'y a pas un instant à perdre, l'adjudication de ma terre doit se faire aujourd'hui, allez vîte, comme nous en sommes convenus, couvrir toutes les enchères, sous le nom de M. de St.-Léon.

MATHURINE.

J'y cours...

MARSILLY.

Entendez-vous? M. de St.-Léon.

MATHURINE.

Oui, monsieur... ah ! mon dieu, la v'là, la v'là, c'te chère enfant.

MARSILLY.

Ma fille?... éloignez-vous promptement, votre joie me trahirait, j'aurai assez de peine à me contraindre moi-même. Allez...

MATHURINE.

Quoi, vous voulez ?... ( *Elle sort.* )

MARSILLY.

Suivons mon projet... dans la bouche d'un père, un conseil est un ordre qui effarouche au lieu de persuader, et je veux, avant de me faire connaître à ma fille, la forcer de renoncer à son amour.

---

## SCENE III.

### MARSILLY, HORTENSE.

### *DUO.*

Air : *Viendras-tu pas.*

| HORTENSE. | MARSILLY. |
|---|---|
| Il ne vient pas, et déjà l'heure avance, | Heureux moment! je la vois qui s'avance, |
| Adolphe a-t-il oublié son Hortense? | Oui, c'est ma fille ! ah ! c'est bien mon Hortense. |
| De le voir bientôt, conservons l'espérance. | Le destin n'a pas trahi mon espérance, |
| Il m'aime, et je croi | Nul père, je croi, |
| Qu'il souffre autant que moi. | N'est plus heureux que moi. |

HORTENSE, *à part.*

Un étranger !... retirons-nous.

MARSILLY.

Ne craignez rien, mademoiselle.

HORTENSE.

Monsieur...

MARSILLY.

Je sais ce qui vous amène ici.

HORTENSE.

Ce qui m'amène ?...

MARSILLY.

Oui, mademoiselle, vous pouvez vous fier à moi...

HORTENSE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. ( *Elle veut sortir.* )

MARSILLY.

Mademoiselle, de grace, si je me suis trompé, vous pourriez peut-être m'indiquer la personne que je cherche.

HORTENSE.

Je ne la connais pas, monsieur.

MARSILLY.

C'est que je suis chargé d'une lettre pour elle.

HORTENSE, *à part.*

Une lettre!...

MARSILLY.

Et au portrait aimable qu'on m'en avait fait, j'ai cru que c'était vous.

HORTENSE.

Mais, qui vous envoie ?

MARSILLY.

Un jeune homme... qui vous adore...

HORTENSE.

Qui m'adore ?

MARSILLY.

Ah ! pardon, la ressemblance, et puis voici bien le lieu que l'on m'a désigné, en me recommandant surtout d'éviter les regards de la mère.

HORTENSE.

Moi, je n'ai rien de caché pour la mienne. ( *Elle fait une fausse sortie.* )

MARSILLY, *haut et feignant de s'en aller.*

Allons, je vois bien qu'il faut rapporter mon message, ce pauvre M. Adolphe sera désolé...

HORTENSE, *revenant.*

Adolphe, dites-vous ?

MARSILLY.

Oui, mademoiselle, c'est le jeune homme...

HORTENSE.

Alors, monsieur, je suis la personne...

MARSILLY.

Eh bien ! j'en étais sûr. (*remettant la lettre.*) J'attends votre réponse.

HORTENSE.

Mais, par quel hasard m'écrit-il? (*elle décachette.*) Quelle étourderie !

MARSILLY, *à part.*

Voyons comme elle prendra ce message.

HORTENSE, *avec indignation, après avoir lu.*

Que me propose-t-il ?... s'exposer au courroux de sa famille !...braver pour moi l'autorité paternelle !

MARSILLY, *à part.*

Et voilà l'homme dont Mathurine me disait tant de bien ?

HORTENSE.

Adolphe ! est-ce ainsi que vous m'aimez ?

Air : *Mes chers enfans, unissez-vous.*

D'un père, trahissant l'amour,
Faudrait-il le fuir sans allarmes,
Tandis qu'il voit ma tendresse et mes larmes,
Du mien, sans cesse implorer le retour?
Qu'il abjure une erreur fatale !
Dût le chagrin nous accabler,
Dites-lui bien qu'on doit tout immoler
A la piété filiale.

MARSILLY.

Hortense... mademoiselle... (*à part.*) Que j'ai de peine à cacher mon trouble (*haut.*) Oui, mademoiselle, je vais de votre part lui reprocher tous ses torts.

Air : *De Lisbeth.*

Je lui dirai que son projet
N'annonce pas un cœur sincère ;
Je lui dirai qu'un pareil trait
Est offensant, est indiscret,
Et qu'il n'a fait que vous déplaire ;
Je lui dirai que, de dépit,
Votre cœur enfin l'abandonne.

HORTENSE.

Oui, mais quand vous aurez tout dit,
Dites-lui (*bis.*) que je lui pardonne.

MARSILLY.

Vous lui pardonnez ! et si c'était à votre père qu'il voulût vous arracher...

HORTENSE.

A mon père !... existe-t-il encore pour moi ? me sera-t-il jamais rendu ?

MARSILLY.

Eh ! mademoiselle, pourquoi renoncer à cette espérance !

Air : *La fuite en Egypte.*

Le destin, à des vœux si doux,
Doit rendre un père qui vous aime ;
Peut-être est-il plus près de vous
Que vous ne le croyez vous même.
Peut-être avant la fin du jour...
Oui, je pars avec l'assurance,
Que votre père, à mon retour,
Pourra consoler son Hortense.

HORTENSE.

Qu'ai-je entendu ?... serait-il vrai ?...

*Air nouveau.*

Toi que je pleure, que j'adore,
Je pourrais (*bis.*) bientôt te revoir !
Ah ! ne trompez pas mon espoir,
Je serais plus à plaindre encore.
Mais, non, je ne le verrai pas,
Envain son Hortense l'appelle...
Ah ! s'il était aussi près d'elle,
Il serait déja dans ses bras.

MARSILLY, *à part.*

Je ne suis plus maître de mes transports. ( *On entend un air de chasse.* ) Qu'entends je ? un bruit de chasse ! les gens

de M. de Laroche... On pourrait nous surprendre, je vous laisse...

HORTENSE.

Vous reviendrez ?

MARSILLY.

Oui, oui... (*à part.*) Pour ne plus te quitter.

---

## SCENE IV.

HORTENSE, M. DE LAROCHE, MÉDARD.

HORTENSE, *à part.*

Le père d'Adolphe ! cachons vite cette lettre.

MÉDARD, *à M. de Laroche.*

De ce côté, monsieur, de ce côté.

LAROCHE, *à part.*

Une fontaine... un vase... et le billet dessous... c'est juste.

HORTENSE.

Un billet !

MÉDARD.

Eh ben ?... qu'est-ce que j'vous disais ?

LAROCHE.

Oui, parbleu ! je suis curieux de voir un peu ce que cette belle demoiselle écrit à mon fils.

HORTENSE, *à part.*

A son fils !...

MÉDARD.

Ça doit être biau.

LAROCHE, *lisant.*

« Mon bon ami » ... Elle est familière... » J'm'lassons » d'être toujours la première au rendez-vous...

HORTENSE, *à part.*

Au rendez-vous ?

MÉDARD.

C'est y clair ?...

LAROCHE, *lisant.*

» Si ça continue, n'vous flattez pas que j'soyons jamais vot' femme...

HORTENSE, *à part.*

Sa femme ?...

LAROCHE.

Ne vous flattez pas... belle honneur qu'elle nous ferait, en vérité !

MÉDARD.

N'est-ce pas ? ça fait hausser les épaules, quoi ?...

LAROCHE, *continuant.*

» Vous savez ben que c'n'est pas pour vos écus que j'vous aimons...

MÉDARD.

Ça y entre ben pour queuq'chose, quoi qu'ça.

LAROCHE.

» Et j'n'manquerons pas d'épouseux qui vous valont ben... » L'impertinente !

MÉDARD.

Elle fait sa petite précieuse.

HORTENSE, *à part.*

Mais, qui peut lui écrire ainsi ?

LAROCHE.

Ah ! mademoiselle Louise...

HORTENSE.

Louise?... La lettre est pour Marcel.

LAROCHE, *à Hortense.*

Ah ! mon enfant, vous voilà fort à propos. Faites-moi le plaisir de courir à la ferme, et envoyez-moi Mathurine et sa fille sur-le-champ.

HORTENSE

Je vous obéis, mais si c'est pour gronder Louise.

LAROCHE.

Précisément, et pour lui interdire toute espèce de correspondance avec Adolphe.

HORTENSE.

Air : *Du partage de la richesse.*

Par une défense cruelle,
N'allez pas allarmer son cœur,
Elle me chérit, et pour elle,
J'ai la tendresse d'une sœur ;
Malgré nous, l'amour nous ma[illegible]i[illegible]i
Et je verrais avec effroi,
Dans vos menaces à Louise,
Autant de reproches pour moi.

( *Elle sort.* )

## SCENE V.

### M. DE LAROCHE, MÉDARD.

LAROCHE.

Elle voudrait encore l'excuser, comme ce matin, mais, morbleu !...

MÉDARD.

C'est ça, monsieur, tancez-là comme il faut, c'est une petite mijaurée, qui a refusé ce qu'il y a de mieux dans notre endroit, moi qui vous parle tout le premier.

Air : *De la Catacoua.*

N'ons-j' pas été tout' un' année
Ensorcelé d'son p'tit minois ?
Que d'fois j'ons quitté la coignée,
Pour la surprendre en tapinois ?
Mais sitôt qu'j'approchais d'la dame,
Ell's'mettait a crier bien haut :
» Te v'là nigaud,
» Repass' tantôt :
» Ah ! qu'ils sont biaux,
» Les galans en sabots !»
Et drès que j'li parlais d'ma flamme,
Al'm'renvoyait à mes fagots.

LAROCHE.

Que vois-je? encore mon fils... eh bien! tant mieux, je veux confronter les coupables.

MÉDARD.

Laissez-moi faire.

## SCENE VI.

### M. DE LAROCHE, *caché*, ADOLPHE, MARCEL.

ADOLPHE.

Ha ! ha ! ha !... pour cette fois, mon père, votre vigilance est en défaut.

MARCEL.

Oui, oui, vous riez, parce qu'il est loin ; mais s'il était-là...

ADOLPHE.

S'il était-là... j'aurais bientôt trouvé une excuse... je lui dirais...

LAROCHE, *se montrant tout-à-coup.*

Eh bien ! monsieur, voyons cette excuse...

ADOLPHE, MARCEL.

Ciel !

LAROCHE.

Allons...parlez donc... que me direz vous?... que vous venez de la chasse, que vous n'avez rien trouvé, que les braconniers détruisent tout le gibier, que vous vous êteség aré, que sais-je, moi ?... avouez plutôt que c'est l'amour qui vous amène ici, que c'est le lieu d'un rendez-vous... que vous croyiez y rencontrer celle à qui je vous ai défendu de parler... n'espérez pas m'abuser davantage, je vous fais rejoindre dès demain votre corps . . . oui, monsieur, vous partirez . . . je vois où vos folies pourraient vous entraîner, et je saurai...

ADOLPHE, *feignant de coucher un lièvre en joue.*

Chut ! mon père...

LAROCHE.

Comment ! m'imposer silence ?

MARCEL.

Vous allez l'effrayer...

LAROCHE.

L'effrayer ?... oh ! c'est bien lui que les menaces intimident...

ADOLPHE.

Mais, mon père, vous ne voyez donc pas ? ( *Il ajuste du côté du bois.* )

LAROCHE, *prenant son fusil et ajustant.*

Quoi donc ?... un lièvre ?...

ADOLPHE.

Tenez... tenez...

Air : *De la Signora malade.*

Mais faites donc silence !
Au gîte, il se blotit,
Il se lève, il avance.

LAROCHE.

Il est donc bien petit ?
Mon dieu ! que ces bois sont touffus !
Je ne vois rien.

ADOLPHE, *à part.*

Ni moi non plus.

MARCEL, *à part, allant chercher la lettre à la fontaine.*

L'instant est favorable.

LAROCHE.

Moi, je me donne au diable.

ADOLPHE.

Il s'éloigne, je croi.

*Ensemble.*

LAROCHE, *a part.*

Je pense, sur ma foi,
Qu'on se moque de moi.

MARCEL, *a part.*

Sous ce vase, je doi
Trouver un mot pour moi.

ADOLPHE, *a part.*

Cette ruse est, ma foi,
Très-heureuse pour moi.

LAROCHE, *appercevant Marcel.*

Ah ! coquin, je vous y prends... c'est donc vous qui êtes chargé de retirer les lettres? voilà celle que vous cherchez... (*à Adolphe.*) Ah ! c'était encore une ruse?...Vous me la paierez. (*à Marcel.*) Et vous, monsieur, dès ce moment, vous n'êtes plus à mon service.

MARCEL.

Comment, monsieur, vous voulez ?...

LAROCHE.

Posez-là ce fusil.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Je veux un garde-chasse,
Et non pas un facteur ;
Si, jusqu'à faire grâce,
Je poussais la douceur,
Au bout d'une semaine,
Que m'apporteriez-vous ?

MARCEL.

Ma gibecière pleine.

LAROCHE.

Oui...

Pleine de billets doux.

( *A Adolphe.* ) Monsieur, je vous félicite d'une pareille conquête... le beau style ! ( *il lit* ) « Je n'manquerons pas » d'épouseux qui vous valont ben. »

MARCEL.

Mais, monsieur, c'est à moi qu'elle écrit ça...

LAROCHE.

Ah c'est à vous ?... en vérité ?

ADOLPHE.

Mais, oui, mon père, cette lettre est pour Marcel.

LAROCHE.

Et vous aussi, monsieur ? le détour est ingénieux...

---

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, LOUISE.

MATHURINE.

Nous v'là, nous v'là, monsieur, qu'est-ce qu'il y a donc de si pressé ?

LAROCHE.

Vous allez le savoir. ( *à Louise.* ) Mademoiselle, connaissez-vous cette écriture là ?

LOUISE, *hésitant.*

C'est la mienne, monsieur...

LAROCHE

Et à qui s'adresse le billet ?

LOUISE.

A...

MATHURINE.

Eh ben, à qui, mademoiselle ? voyons...

LOUISE.

A monsieur...

LAROCHE.

Eh bien ! à monsieur ?

LOUISE.

A monsieur Marcel ?

LAROCHE.

Ah ! c'est à monsieur Marcel.

ADOLPHE.

Vous voyez... lisez, mon père.

LAROCHE, *à part.*

Ils s'entendent tous.

MATHURINE, *à Louise.*

Comment ne vous ai-je pas défendu ?...

LAROCHE, *à Mathurine.*

Laissez-moi faire... c'est donc bien décidément à Marcel que vous avez écrit?

LOUISE.

Oui, monsieur.

LAROCHE.

C'est bien lui que vous aimez ?

LOUIIE.

Oui, monsieur.

LAROCHE.

Eh bien ! vous l'épouserez... ah !...

LOUISE.

Ben volontiers, monsieur.

MATHURINE.

Non pas, je m'y oppose... il n'a rien que sa place.

ADOLPHE.

Que vous luiôtez ...

LAROCHE.

Qu'à cela ne tienne... je dote les deux époux, à condition qu'ils iront s'établir loin de chez moi.

MATHURINE.

Ah ! monsieur, c'est ben différent... comme ça... j'consentons à tout...

MARCEL, LOUISE.

Quel bonheur !...

LAROCHE.

Ah !... eh bien ! monsieur mon fils, êtes vous pris ?...

ADOLPHE, *affectant un air pénétré.*

Ah ! mon père, quel tour vous me jouez-là !

LAROCHE.

Celui-là vaut tous les vôtres, qu'en dites vous ?... j'espère que maintenant vous serez plus heureux à la chasse, vous aurez moins de distractions...

ADOLPHE.

J'en ai pourtant grand besoin... vous me faites un chagrin! et dans mon désespoir... ( *à part.* ) Je vais chercher Hortense.

LAROCHE, *à part.*

Comme il est pris ! (*il lui fait signe de rester.*)

Air : *Bonsoir la compagnie.*

MATHURINE, MARCEL, LOUISE.

Monsieur, j'vous remercions bien
D'avoir fait notre mariage.

LAROCHE.

Pourquoi ne dis-tu rien ?

ADOLPHE.

Mon père, vous le savez bien.

LAROCHE, *à part.*

Il cherche le moyen
De rompre ce lien.

ADOLPHE.

Il ne soupçonne rien.

LAROCHE, MATHURINE, ADOLPHE, *feignant la tristesse.*

Amis, } je vous engage
Enfans, }
A faire bon ménage

TOUT LE MONDE, *à part.*

Oui, tout cela, ma foi,
Finit très-bien pour moi.

( *Adolphe, Marcel et Louise sortent avec Mathurine qui fait des signes d'intelligence à M. de Marsilly qui entre et lui montre M. de Laroche.* )

---

## SCENE VIII.

### LAROCHE, MARSILLY.

MARSILLY.

N'est-ce pas à M. de Laroche que j'ai l'honneur de parler ?

LAROCHE.

A lui-même.

MARSILLY.

Je viens au sujet de la terre de Marsilly.

LAROCHE.

Seriez-vous un des créanciers ?

MARSILLY.

Non, monsieur, je suis acquéreur.

LAROCHE.

Comment, vous, acquéreur ?

MARSILLY.

Au moins, j'espère bientôt l'être ; je suis en concurrence avec vous.

LAROCHE.

Mais, mon ami, vous m'étonnez... Connaissez-vous bien la valeur de cette propriété ?

MARSILLY.

Mieux que personne, monsieur.

LAROCHE.

Je doute que votre fortune...

MARSILLY.

Monsieur, je viens de couvrir votre enchère.

LAROCHE.

Mon enchère ?... Je croyais pourtant avoir offert de cette terre un prix convenable.

MARSILLY.

Elle est pour moi, monsieur, d'un prix plus grand encore.

LAROCHE.

Eh bien, s'il le faut, je donnerai dix mille francs de plus.

MARSILLY.

Alors, vous me permettrez de renchérir sur vous.

LAROCHE.

Ah ! ça, mais c'est donc une déclaration de guerre ?

MARSILLY.

Du tout, monsieur, je ne desire que la paix.

LAROCHE.

Vous ignorez donc tous mes titres à cette propriété ?

MARSILLY.

J'ai peine à croire qu'ils vaillent les miens.

LAROCHE.

J'ai acheté toutes les créances sur M. de Marsilly.

MARSILLY.

Je le sais, et je viens exprès pour vous en offrir le remboursement.

LAROCHE.

Que je n'accepte point, et dût ma fortune entière y passer, je ne renoncerai pas à un bien qui me convient sous tous les rapports, et sur lequel j'ai des prétentions fondées.

MARSILLY.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Mes droits ne sont pas moins puissans,
Vous pourrez un jour les connaître ;
D'affreux malheurs, depuis vingt ans,
De ces lieux ont banni le maître ;
Mais comme il peut se retrouver,
Je vous dispute cette terre,
Et je prétends la conserver
A son premier propriétaire.

LAROCHE.

Ces beaux sentimens ne m'en imposent pas, et si vous m'en croyez, vous renoncerez à tous vos projets ; d'ailleurs, vous feriez une très-mauvaise spéculation... le château est en ruines.

MARSILLY.

Je le rétablirai.

LAROCHE.

De vieilles tourelles en masquent la vue.

MARSILLY.

Je les détruirai.

LAROCHE.

Vous ne rétablirez ni ne détruirez rien ; et puis, le sol est d'une aridité...

MARSILLY.

Mais les bois annoncent un pays fertile.

LAROCHE.

Il n'est abondant qu'en gibier.

MARSILLY.

Tant mieux, je suis grand chasseur.

LAROCHE, *avec impatience.*

Oh ! par exemple, et moi aussi, je suis chasseur et des plus adroits, entendez-vous ?

MARSILLY.

C'est possible.

LAROCHE.

Mais vous avez l'air d'en douter.

Air : *Eh ! quoi, tout sommeille.*

Est-il à la chasse,
Rival qui m'efface ?

Ah ! sur ce point,
Vous ne me valez point.
Je couche à la dure ;
Enfin, la nature
Me fit, je crois,
Pour vivre dans les bois.

MARSILLY.

D'un si grand mérite,
Je vous félicite,
Et je vous invite
A suivre vos goûts ;
Venez en bon frère,
Chasser sur ma terre,
Je tuerai, j'espère,
Assez après vous.

LAROCHE et MARSILLY, *ensemble.*

Il } perd patience,
Je }
Il se croit d'avance
Maître d'un bien
Que je défendrai bien ;
Ma cause est trop bonne
Pour craindre personne ;
Oui, malgré lui,
Je triomphe aujourd'hui.

( *On entend au loin le son du cor, Laroche écoute immobile.* )

---

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE, *accourant.*

ADOLPHE.

Mon père, mon père, entendez-vous le son du cor ? le chevreuil est lancé. ( *Le cor recommence.* )

LAROCHE, *prenant son fusil.*

Il est lancé?... ( *à Marsilly.* ) A ce soir, monsieur, nous nous reverrons. (*Le cor continue et Laroche sort.*)

MARSILLY.

Un fusil? bon... je connais mieux que lui l'allure du gibier... prenons par ici... nous allons voir. (*Il prend le fusil que Marcel a laissé et sort du côté opposé.* )

## SCENE X.

ADOLPHE.

Air : *De la chasse du jeune Henry.*

O toi ! que j'aime ,
Profitons d'un moment si doux
L'amour lui-même ,
Oui , l'amour veillera sur nous.

## SCENE XI.

ADOLPHE, HORTENSE

HORTENSE, *sans paraître.*

Ta voix me guide ,
Mais en me rapprochant de toi ,
Mon cœur timide
Palpite d'amour et d'effroi. (*elle parait.*)

(*Le son du cor continue et se perd dans l'éloignement.*)

ADOLPHE.

Rassure-toi , le bruit s'éloigne.

HORTENSE.

Adolphe, vous ne me verriez pas, sans les craintes que votre lettre m'a inspirées. Avez-vous pu penser sérieusement à quitter votre père ?

ADOLPHE.

Mais vous-même avez-vous pu croire que je supportasse l'idée d'être séparé de vous ?

HORTENSE.

Il le faut , le bonheur de vos parens, votre devoir , le mien , tout l'ordonne.

Air : *Que m'importe ma liberté.*

Loin de songer à nous unir ,
Oubliez que je vous fus chère ;
Peut-être un plus doux avenir
Vous est promis par votre père.
Ah ! j'éprouve bien en ce jour ,
Aux chagrins que mon cœur présage ,
Qu'une femme peut, en amour,
Donner l'exemple du courage.

ADOLPHE.

Par quel pouvoir surnaturel,
Prétendez-vous qu'on vous oublie
Quand un arrêt aussi cruel
Sort d'une bouche aussi jolie?
A braver mille fois la mort,
Pour vous, s'il le faut, je m'engage ;
Mais vous fuir serait un effort
Trop au-dessus de mon courage.

HORTENSE.

Il faut pourtant vous y décider.

ADOLPHE.

J'ai pris mon parti, je veux enfin tout avouer à mon père ; il ne m'a cru jusqu'ici occupé que de Louise ; mais quand il apprendra que celle que j'aime est digne de lui, il saura l'apprécier.

HORTENSE.

Craignez plutôt de m'exposer à sa colère ; ne suis-je pas comme Louise, une simple villageoise ?

ADOLPHE.

Ah ! quelle différence !

*DUO.* (De M. Gaveaux.)

Piquante et sage
Tour-à-tour,
Non, tu n'es pas née au village,
Tout me présage
Que l'amour
Te fit pour un plus beau séjour.
Oui, le secret de ta naissance,
Sous tant de graces, se trahit.

HORTENSE.

Par cette flatteuse espérance,
Mon cœur ne peut être séduit.

| ADOLPHE. | HORTENSE. |
|---|---|
| Piquante et sage | C'est au langage |
| Tour-à-tour, | De l'amour, |
| Non, tu n'es pas née au village, | Que je dois cet heureux présage, |
| Tout me présage | Mais sois plus sage, |
| Que l'amour | Et, dès ce jour, |
| Te fit pour un plus beau séjour. | A moi renonce sans retour. |

HORTENSE.

Je meurs d'effroi.

ADOLPHE.

Rassure-toi.

HORTENSE.

Quel bruit se fait entendre?
Le son du cor....

ADOLPHE.

Est loin encor,
On ne peut nous surprendre.

HORTENSE.

Je meurs d'effroi,
Adolphe, laisse-moi.

ADOLPHE.

Rassure-toi.
Que crains-tu près de moi?

HORTENSE.

Pourquoi retiens-tu mes pas?

ADOLPHE.

Pourquoi me fuis-tu si vîte?

HORTENSE.

L'honneur veut que je te quitte.

ADOLPHE.

Mais l'amour ne le veut pas.
Dis un mot, ô mon Hortense!
Et mes craintes vont finir.

HORTENSE.

Oui, mon cœur, de ta constance,
Gardera le souvenir.

ENSEMBLE.

Ah! contre notre bonheur,
Un sort cruel se déclare;
Mais la loi qui nous sépare
Ne peut rien sur notre cœur.

(*Laroche entre ici et reste immobile d'étonnement.*)

ADOLPHE.

Jurons-nous bien
Qu'un doux lien
Nous unira sans cesse;
Que chaque jour,
De notre amour,
Augmentera l'ivresse.

ENSEMBLE.

Oui, je promets,
De t'aimer à jamais.

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE.

Qu'ai-je entendu ?

ADOLPHE.

Mon père !

HORTENSE.

Ciel !

*Ensemble.*

LAROCHE.

Ah! je vous y prends ! qu'est donc devenu ce désespoir que vous montriez tout-à-l'heure ?... et moi qui étais tenté de me reprocher ma rigueur... vous vous consolez facilement, à ce qu'il paraît... déjà de nouvelles amours ?

ADOLPHE.

Non, mon père, il est tems de vous désabuser, je n'ai jamais aimé qu'Hortense.

LAROCHE.

Serait-il vrai ? Et vous, mademoiselle, qui affectiez une si parfaite indifférence ?...

HORTENSE.

Monsieur, croyez que je n'ai pas mérité...

LAROCHE.

Je ne m'étonne plus de la chaleur avec laquelle vous défendiez mon fils. (*A Adolphe.*) Mais, monsieur, soit Louise, soit Hortense que vous aimiez, les mêmes disproportions existent, et si vous bravez encore ma défense, je vous... (*On entend tirer un coup de fusil.*)

LES CHASSEURS, *derrière la toile.*

Ha-la-li, ha-la-li.

LAROCHE.

Un coup de fusil! Qui ose se permettre de tirer sur le gibier que j'ai lancé ?

LES CHASSEURS, *derrière la toile.*

Ha-la-li, ha-la-li.

ADOLPHE.

Sans doute, il faut être bien hardi.

## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Les Villageois, les Chasseurs. *portant un chevreuil.*

CHOEUR.

Air : *Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Monsieur, pour vous complimenter,
Chacun de nous s'empresse,
Et j'accourons vous apporter
Le prix de votre adresse.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
La belle chasse que voilà,
La, la,
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On n'est pas plus adroit que ça.
La, la.

LAROCHE.

Eh ! morbleu, ce n'est pas moi qui l'ai tué, et malheur à l'insolent braconnier, si je viens à le connaître !

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENT, MÉDARD, *accourant.*

MÉDARD.

Air : *Ah ! monseigneur ! ah ! monseigneur.*

Dans le taillis, j'étions là-bas,
J'voyons l'chevreuil fuir à grands pas :
V'là z'un queuqu'z'un, l'fusil sous l'bras,
Qui l'suit, l'ajuste, et l'couche à bas :
Et c'queuqu'z'un là, j'vous l'dis tout bas,
C'est un monsieu' qu'je n'connais pas.

LAROCHE.

Je le connais, moi... je gagerais que c'est ce maudit acquéreur, il se croit déjà maître ici ; mais je saurai bien lui prouver... (*A son fils.*) C'est vous, monsieur, qui êtes cause de cela.

Air : *Il faut qu'on le saisisse.* ( Des petits Savoyards. )

Quelle insolence extrême ! (*bis.*)
Faut-il qu'un fils que j'aime,
Se plaise à m'affliger ?
Qu'un étranger lui-même,

Vienne ici m'outrager ?
Mais je saurai bien me venger.

ADOLPHE et HORTENSE.

Ah ! quelle erreur, jugez-nous mieux,
C'étaient nos derniers adieux.

LAROCHE.

Quel trait affreux !
L'un, bravant mes ordres sévères,
Projette de coupables nœuds ;
Et l'autre, jusques sur mes terres,
Abbat le gibier sous mes yeux.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Ecoutez-nous.

LAROCHE.

Non, non.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Appaisez-vous.

LAROCHE.

Non, non.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Pardonnez-nous.

LAROCHE.

Non, non.
Soins superflus, vaines prières !
Vous n'obtiendrez pas de pardon,
Séparez-vous, point de pardon.

TOUS.

Hélas ! hélas ! vous êtes si bon !

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

*Le théâtre représente le château de Marsilly et l'avenue qui y conduit.*

## SCENE PREMIERE.

MARCEL, LOUISE.

LOUISE, *faisant danser Marcel, en chantant le menuet.*

TRA la la, tra la la... Ote donc ton chapeau pour saluer l'assemblée... taderidera la la la... salue-moi, à présent... ta la deridera... le pied gauche... tra la la la... le pied droit en dehors... deridera... glisse donc, glisse donc.

MARCEL.

Glisse, glisse, ça ne nous est pas si facile qu'à vous autres, ça.

LOUISE.

Ah! qu'tu es maladroit! et tu crois que l'jour d'la noce, j'ouvrirai l'bal avec toi?

MARCEL.

Et avec qui donc, s'il vous plait?

LOUISE.

J'n'en sais rien... mais tu es trop mauvais danseur pour moi.

MARCEL.

Bah! pourvu que je sois bon mari...

LOUISE.

Oui, bon mari, pendant six semaines, et après ça, monsieur sera grondeur, maussade, jaloux.

MARCEL.

Moi! jaloux? oh! mon dieu, non.

Air : *Ah! de quel souvenir affreux.*

Sans moi ne fais jamais un pas,
Ne te pare que pour me plaire;
Aux fleurettes ne réponds pas,
Point d'intrigue, point de mystère;

Soir et matin occupe-toi,
Sois toujours discrette et modeste,
Ne vois que moi, n'entends que moi,
Ne respire enfin que pour moi;
Je te passerai le reste.

LOUISE.

Ah! voilà vos conditions? eh bien! monsieur, voilà les miennes.

Air: *Du vaud. d'Arleq.-Cruelle.*

J'voulons que tout aille à mon goût,
J'voulons qu'on soit docile,
J'voulons pouvoir aller partout,
Queuqu'fois même à la ville;
J'voulons avoir de biaux atours;
J'voulons me parer tous les jours,
Pour peu que ça m'contente;
J'voulons enfin faire la loi,
Etre la maîtresse chez moi,
Sans quoi, *(bis.)*
Je suis votre servante.

MARCEL.

Mais, mais, en vérité, quand tu serais une dame de la ville...

LOUISE.

Eh bien, monsieur, cela vous déplait-il? parlez, parlez, il n'y a encore rien de fait... heureusement.

MARCEL.

Ouais, tu serais ben attrapée, si je te prenais au mot...

LOUISE.

Oui, la belle perte que je ferais là!

MARCEL.

Et les mille écus de dot que M. de Laroche nous donne?

LOUISE, *se rapprochant de lui.*

A propos, qu'est-ce que nous ferons de tout cet argent-là?

MARCEL.

Ah! te voilà radoucie; il faudra d'abord acheter...

LOUISE.

Oui, tu as raison, une riche cornette en dentelle...

MARCEL.

Point de cornette, mademoiselle.

LOUISE.

Puis une belle croix d'or à la Jeannette, des boucles d'oreilles, un joli corset de bazin... des...

MARCEL.

Rien de tout cela, mademoiselle ; un bon clos de vignes bien planté, bien exposé, que je cultiverai moi-même et qui nous rapportera bon an, mal an....

LOUISE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Avec chagrin, je vois toujours
Que tu ne penses qu'à la vigne.

MARCEL.

Toi, tu ne rêves qu'aux atours,
Pour un mari c'est mauvais signe.
En colifichets superflus,
Demain si je voulais t'en croire,
Tu mangerais nos mille écus.

LOUISE.

Monsieur aimerait mieux les boire. (*bis.*)

MARCEL.

Oh ! ma petite Louise, as-tu déjà oublié ce que je t'ai promis.

LOUISE.

Prends garde de l'oublier toi-même, ce serait tant pis pour toi, d'abord.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Tu serais le seul à plaindre
D'avoir du goût pour le vin,
Car un mari doit tout craindre,
Lorsqu'à boire il est enclin ;
Si, pour le tromper, sa belle
Fuit par des détours secrets,
Le pauvre époux qui chancelle
Ne peut plus courir après.

MARCEL.

Déjà des menaces ?... Ah ! nous verrons, nous verrons...

LOUISE.

Eh ben ! monsieur, nous verrons...

MARCEL.

Ayez l'air de broncher tant seulement...

LOUISE.

Ah ! ça commence comme ça ?

Air : *Du pas redoublé.*

Tambour battant, crois-tu qu'ainsi
Je me laisse conduire ?

MARCEL.

Sur ce que doit faire un mari,
Est-ce à toi de m'instruire ?

LOUISE.

Allons, monsieur, vous m'ennuyez...

MARCEL.

Tant pis, mademoiselle.

---

## SCENE II.

### MARCEL, LOUISE, MÉDARD.

MÉDARD, *achevant l'air.*

Plus de doute, ils sont mariés,
Car ils sont en querelle.

MARCEL, *le prenant par le bras.*

Eh ! bonjour donc, sois le bien venu.

LOUISE, *de même.*

J'avons ben à te remercier, au moins.

MÉDARD.

Et de quoi donc?

MARCEL.

Des peines que tu t'es données pour notre mariage.

LOUISE.

Mais ça ne m'a pas étonnée, tu m'aimes tant !...

MARCEL, *de même.*

Et tu sers si bien tes amis !

LOUISE, *de même.*

Comme tu as deviné tout de suite que M. Adolphe était amoureux de moi !

MARCEL, *même jeu.*

Dam', c'est que rien n't'échappe.

LOUISE, *même jeu.*

Aussi, te v'là ben récompensé.

MARCEL, *même jeu.*

Tu jouis de notre bonheur.

LOUISE, *même jeu.*

Pas vrai qu't'es bien content ?

MÉDARD.

Oui, oui, riez, riez...

Air : *Ah! le cœur à la danse.*

Un garde chasse s'marier,
Pour lui la bonne aubaine!
C'est pour le coup qu'l'braconnier
Va te t'nir en haleine.
Tous les deux, au bout de queuq'mois,
Vous vous en mordrez les doigts.

LOUISE.

Bon dieu, comme tu t'enflammes !
T'as ben d'quoi t'venger dans l'canton...

MARCEL.

On n'manque pas de femmes,
Quand on est beau garçon.

---

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE.

HORTENSE.

Ah ! mon dieu, mes amis, vous dansez... vous ne savez donc pas ce qui se passe?

LOUISE, MARCEL.

Quoi donc ?

HORTENSE.

M. de Laroche est furieux contre son fils, contre Mathurine, contre vous, contre moi, contre tout le monde ; il dit que tout le village s'entend pour le tromper, et, dans sa colère, il renonce à l'acquisition de la terre de Marsilly, et ne veut plus entendre parler de dot, ni de mariage.

LOUISE, MARCEL.

Ah ! mon dieu, que nous dites-vous-là ?

MÉDARD, *sautant.*

Ah ! ah ! ah ! plus de mariage.

MARCEL.

Oh ! je cours trouver notre maître, il est brusque, mais il est bon.

LOUISE.

T'as raison, j'y courons aussi, je me jetterons à ses pieds et je le prierons tant, tant, que je finirons par l'attendrir.

MÉDARD, *chantant.*

Mon dieu! comme tu t'enflammes, etc. (*ils sortent.*)

## SCENE IV.

### HORTENSE.

Nous nous plaignons de M. de Laroche, mais il faut con venir qu'il a eu aujourd'hui bien des motifs de se fâcher : o lui dispute le bien qu'il veut acquérir; on chasse sur se terres ; on tue le gibier presque sous ses yeux, et dans qu moment ? lorsqu'il venait de découvrir notre intelligence. Ce pauvre Adolphe, il est sans doute près de lui à plaide notre cause ! réussira-t-il ?... Oh ! oui, M. de la Roche e vif, emporté, mais son cœur est excellent.

*Air de M. Doche.*

De ses cris et de sa colère,
Adolphe, ne peut s'allarmer. (*bis.*)
Est-il coupable de me plaire ?
Suis-je coupable de l'aimer ?
La prudence veut qu'un père,
Quoique tendre, soit sévère,
Au mot d'amour,
Le premier jour,
Il doit blâmer,
S'enflammer,
S'irriter,
S'emporter,
Eclater ;
Mais la première larme,
L'attendrit, le désarme. (*bis.*)
Plus de rigueur,
Plus de tristesse,
Une caresse
Gagne son cœur ;
Avec adresse,
On le caresse,
On le caresse,
Et le pardon est bientôt dans son cœur.

De ses cris, etc.

## SCENE V.

### CHARLES, HORTENSE.

CHARLES, *à part.*

Voilà mas œur... mon père m'a bien défendu de lui parler

de peur que je ne me trahisse ; mais il ne m'a pas défendu de la regarder.

HORTENSE, *à part.*

Et cet étranger qui m'avait promis de revenir...

CHARLES.

Approchons.

HORTENSE.

Ah ! j'apperçois son fils... Mon ami ?

CHARLES.

Mademoiselle... (*à part.*) Elle m'appelle, il faut bien que je lui réponde.

HORTENSE.

Je pensais à votre père.

CHARLES.

C'est bien de l'honneur pour lui. . . il me parlait de vous encore tout à l'heure.

HORTENSE.

J'ai eu tantôt avec lui un entretien qui m'a vivement émue.

CHARLES.

Comment ! est-ce qu'il vous aurait fait de la peine ?

HORTENSE.

Non, mon ami.

CHARLES.

Ça m'aurait bien surpris, c'est un si bon père !

HORTENSE.

Que vous êtes heureux !... En me quittant, il m'avait fait espérer que je reverrais bientôt le mien.

CHARLES.

Oh ! s'il vous l'a promis, il faut que cela soit ; car ses prédictions n'ont jamais trompé personne.

HORTENSE.

Ses prédictions ?

CHARLES.

Oui, mademoiselle, c'est qu'il n'est pas ce qu'il paraît être.. il lit dans l'avenir.

HORTENSE, *riant.*

Votre père !

CHARLES.

Et moi aussi : tout jeune que je suis, il m'a mis dans son secret.

HORTENSE.

Vous ? et que pouvez-vous prédire ?

CHARLES.

Tenez, écoutez ma chanson.

Air : *J'ai vu la Meunière.*

J'assure aux amans bien épris,
La main de leurs belles ;
Je promets à tous les maris,
Des femmes fidèles ;
Aux joueurs, des monceaux d'argent.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Quelquefois...
Mais de mes nouvelles
On s'en va content.

Aux malades, nous annonçons
Des guérisons sûres ;
Aux médecins, nous prédisons
De superbes cures ;
Aux créanciers, un prompt paiement.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Je ne sais pas...
Mais de mes augures,
On s'en va content.

Nous présageons aux malheureux
Prochaine richesse ;
Au père tendre et vertueux,
Paisible vieillesse ;
Des jours heureux à son enfant.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Qu'importe ?...
De notre promesse,
On s'en va content.

HORTENSE.

Si vos predictions se réalisaient, vous feriez bientôt fortune.

CHARLES.

Oh ! il y a long-tems que nous n'avons été aussi heureux qu'aujourd'hui, et pendant que j'y suis, je vais vous dire votre bonne aventure.

HORTENSE.

Sa naïveté m'intéresse...

CHARLES.

Donnez-moi votre main. (*à part.*) Si j'osais l'embrasser!...

Air : *Si l'on m'aime un peu.* (Du Rémouleur et la Meunière.)

Quels signes frappent mes yeux ?
Vous aimez, on vous aime :
Quelqu'un oppose à vos vœux
Une rigueur extrême.
Mais que vois-je là ?
Bientôt le ciel prospère,
Vous ramenera
Un tendre père.

HORTENSE, *à part.*

Quel heureux rapport !
Quel doux accord !
Quoi ! j'entends encor
Même langage !
Pourquoi donc, hélas !
Ne puis-je pas
Croire à ce flatteur présage ?

CHARLES, *à part.*

Ma sœur n'ose croire encor
Ce magique langage ;
Mais elle verra le sort
Accomplir mon présage.

CHARLES.

Ce trait-ci
Dit aussi
Que vous allez, j'espère,
Dès ce soir
Recevoir
Les caresses d'un frère.

*Ensemble.*

CHARLES, *à part.*

Ma sœur, n'ose croire encor, etc.

HORTENSE, *à part.*

Cet enfant me plaît,
Un doux attrait,
En secret,
A l'écouter m'engage.
Pourquoi donc, hélas !
Ne puis-je pas
Croire à ce qu'il me présage ?

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. de LAROCHE, MATHURINE.

LAROCHE, *dans la coulisse.*

Où est-elle? où est-elle ? je veux la voir, je veux lui parler.

CHARLES.

M. de Laroche !... sauvons-nous. (*il sort.*)

HORTENSE.

Il gronde encore, évitons sa colère.

LAROCHE.

M'avoir si long-tems caché sa naissance !

MATHURINE.

Eh! monsieur, taisez-vous, de grâce, taisez-vous.

LAROCHE.

Imprudente que vous êtes !

MATHURINE.

Monsieur, j'vous en conjurons... Pauvre Hortense !...

LAROCHE.

La fille de l'homme avec qui j'ai eu cette fatale rencontre !

MATHURINE.

Monsieur, par pitié...

LAROCHE.

Pourquoi l'avez-vous gardé si long-tems, ce secret?...

MATHURINE.

Je le devais, monsieur, je le devais... Maudite langue !

LAROCHE.

Ces femmes, on ne peut pas leur arracher une parole... Ah ! la voilà, la voilà !

MATHURINE.

Monsieur, monsieur !...

LAROCHE.

Venez, venez, mademoiselle.

HORTENSE.

Je tremble...

LAROCHE.

Venez vîte, venez m'embrasser.

TOUS.

L'embrasser !...

LAROCHE, *l'embrassant.*

Eh ! oui, oui, m'embrasser... Cette chère enfant que j'ai tant chagrinée, était la fille de M. de Marsilly !...

HORTENSE.

Moi, je serais...

LAROCHE.

Apprenez que je suis la cause de tous vos malheurs, qu'à la suite d'un duel où j'avais été l'agresseur, ma famille craignant pour mes jours, a poursuivi votre père, l'a forcé de s'éloigner de sa patrie, a compromis sa liberté; que depuis ce moment, j'ai fait de vains efforts pour découvrir le lieu de sa retraite, pour soustraire son bien à d'avides créanciers; mais puisque je retrouve son enfant, c'est envers lui que je réparerai tous mes torts, je défendrai sa fortune au péril de la mienne, et je la rétablirai dans une propriété que je n'achetais que pour la lui rendre.

MATHURINE.

Oh! mon dieu, serait-il ben possible ? *(à part.)* si j'osais lui apprendre que M. de Marsilly lui-même est ici... Mais, non, non, ne lui disons rien avant de l'avoir consulté. *(elle sort.)*

---

## SCENE VII.

### LAROCHE, HORTENSE.

HORTENSE.

Est-ce un songe?...

LAROCHE.

Non, comptez sur mon appui, sur ma franchise...

HORTENSE.

Air : *Conservez bien la paix du cœur.*

( Du Bouffe et le Tailleur. )

Ah ! qu'il est doux, le sentiment,
Dont votre bonté me pénètre !
Mon cœur surpris, en ce moment,
Croit recevoir un nouvel être.
Jugez par le trouble où je suis,
Des peines qu'éprouvait Hortense :
Mais au sein même des ennuis,
Le bonheur vient sans qu'on y pense.

## SCENE VIII.

### LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Hortense dans les bras de mon père !

LAROCHE.

Oui, mon ami, et puis-je trop tôt réparer mes torts envers elle ?

ADOLPHE et HORTENSE.

*Même air.*

Vous oubliez votre rigueur,
Hortense enfin a su vous plaire ;
Vous la pressez sur votre cœur
Avec la tendresse d'un père.
Avant cet heureux changement,
Nous redoutions votre présence ;
Mais près de vous, voilà comment
Le bonheur vient sans qu'on y pense.

LAROCHE.

Oui, mes amis, voilà comment,
Le bonheur vient, sans qu'on y pense.

ADOLPHE.

Mais, mon père, apprenez-moi donc par quel heureux évènement, Hortense...

LAROCHE.

C'est la fille de M. de Marsilly.

ADOLPHE.

Marsilly !... Ah ! mon père, je vous disais bien qu'elle était digne de vous.

LAROCHE.

Et moi qui ai renoncé à l'acquisition... Cours vîte...

ADOLPHE.

Il n'est plus tems...

LAROCHE.

Comment !...

ADOLPHE.

La terre est adjugée...

LAROCHE.

Adjugée !

ADOLPHE.

A M. de St.-Léon.

LAROCHE.

St.-Léon ! toujours ce St.-Léon ! mais il ne la tient pas encore... j'irai le trouver, je lui dirai qui vous êtes, et je lui prouverai que s'il a eu le droit de l'acheter, son devoir est de vous la rendre. Je la lui laisserais !... non, mon enfant, elle vous restera, ou, morbleu, nous verrons, nous verrons..

ADOLPHE.

Je vous suis, mon père, et je saurai bien...

LAROCHE, *avec feu et élevant la voix.*

Non, monsieur, restez ici, dans une circonstance pareille, il faut du calme, du sang-froid, et vous vous emporteriez, vous crieriez... Laissez-moi, laissez-moi.

---

## SCENE IX.

ADOLPHE, HORTENSE.

ADOLPHE.

Mon père a raison, je ne pourrais pas me contenir, quand je pense à la manière dont cet homme a surpris notre confiance, au déguisement sous lequel il est venu s'emparer de cette terre ; mais il ne réussira pas.

HORTENSE.

Tu l'accuses trop légèrement.

Air : *Faut attendre avec patience.*

Son air de bonté, de franchise,
Est à la fois noble et touchant,
Ton soupçon est une méprise,
Cet homme-là n'est pas méchant ;
D'avance, pourquoi nous en plaindre ?
Bannis une injuste frayeur,
De lui nous n'avons rien a craindre,
Si j'en juge d'après mon cœur.

---

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE.

MATHURINE, *accourant.*

Ah ! monsieur, vous voilà !

HORTENSE.

Eh ! bonne Mathurine, dites-moi donc comment on a pu découvrir enfin ma naissance.

MATHURINE.

Vous le saurez ; mais j'vous en conjure, de la prudence ; de la prudence !...

ADOLPHE.

De la prudence ? et pourquoi ?

MATHURINE.

Vous le saurez, vous le saurez ; votre bonheur en dépend. Ah ! mon dieu, le voilà.

---

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MARSILLY.

ADOLPHE.

M. de St.-Léon !

MATHURINE, *le tirant par l'habit.*

Modérez-vous, je vous en conjure.

HORTENSE.

Quelle émotion j'éprouve en le voyant !

MARSILLY.

Ma présence paraît vous troubler.

HORTENSE.

Ah ! monsieur, je brûlais de vous revoir... le peu de mots que vous m'avez dit ce matin en me quittant...

MARSILLY.

S'éclaircira bientot... Avant tout, je dois rendre compte à monsieur du message dont il m'a chargé.

ADOLPHE.

A moi ?

MARSILLY, *haut et d'un air mystérieux.*

Oui, monsieur ; je m'en suis acquitté avec prudence, avec mystère, j'ai surtout évité les regards de Mathurine.

ADOLPHE.

Quoi ! monsieur, vous osez...

MARSILLY, *élevant la voix.*

Je vous annonce que votre lettre a été mal accueillie ; mademoiselle vous aura sans doute déjà témoigné son mécontentement.

HORTENSE, ADOLPHE, MATHURINE.

Monsieur...

MARSILLY, *plus haut encore.*

Elle vous aura dit que son devoir lui était plus cher que le bonheur même, et qu'on doit tout sacrifier aux volontés d'un père.

ADOLPHE.

Monsieur, il ne s'agit plus de ce message si je vous eusse mieux connu, je ne vous l'aurais pas confié.

MARSILLY.

Et moi, monsieur, si j'avais su ce qu'il contenait; je ne m'en serais pas chargé.

ADOLPHE, *avec ironie.*

Ce scrupule vous sied à merveille.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Sous les dehors de l'indigence,
Cachant de coupables projets,
Vous trompez notre confiance,
Vous abusez de nos secrets;
Cette terre est le seul partage
Dont Hortense puisse jouir,
De son père, c'est l'héritage,
Et vous venez le lui ravir !

MARSILLY.

Quoi ! monsieur, c'est vous qui la défendez ?

*Même air.*

Rougissez de votre conduite,
Au mépris des lois de l'honneur,
Vous lui proposez une fuite
Qui troublait la paix de son cœur;
Ce calme heureux de la sagesse,
Semait de fleurs son avenir,
C'était sa plus belle richesse,
Et vous osiez la lui ravir!

MATHURINE.

Allons, les voilà qui s'échauffent, ils me font trembler, je finirais par tout dire; sauvons-nous. (*elle sort.*)

---

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté MATHURINE.

HORTENSE.

Ah ! monsieur, ne le jugez pas sur un moment de vivacité...

ADOLPHE.

Mais, de quel droit monsieur se permet-il de censurer mes actions ?

MARSILLY.

Du droit que me donnent mon âge et l'amitié qui m'unit au père de mademoiselle..

HORTENSE.

A mon père ?

ADOLPHE.

A son père ?

} *Ensemble.*

MARSILLY.

Oui, il a été long-tems errant, malheureux ; mais il touche à la fin de ses chagrins.

HORTENSE.

Air : *Quand toi t'en vas de la case.* (De Paul et Virginie.)

Éloigné de sa famille,
Quels maux il a du souffrir !
Et quel autre que sa fille,
Aurait dû les adoucir ?
Ah ! de lui, parlez moi de grace...
Prononce-t-il souvent mon nom ?
Il vient... je le vois .. je l'embrasse...
Ah ! j'en perdrai la raison.

MARSILLY.

Je n'y résiste plus : apprenez qu'il m'a chargé de vous ramener près de lui.

ADOLPHE.

Qu'entends-je?

MARSILLY.

Il est tems de le rendre témoin de ces doux transports, son impatience égale au moins la vôtre...partons.

ADOLPHE.

Elle ne partira pas, ou je la suivrai.

HORTENSE.

Oui, mon ami, mon père vous verra, vous aimera sans doute, et si je lui suis chère, il ne voudra pas nous séparer.

MARSILLY.

Avez-vous oublié la haine qui divise vos deux familles ? l'aveu de votre amour ne ferait qu'irriter davantage votre père ; ainsi renoncez à ce projet, et ne retardez plus un moment qui doit être le plus beau de sa vie.

ADOLPHE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je sens que je dois sacrifier mon bonheur à celui d'Hortense; mais au moins, promettez moi de plaider ma cause auprès de monsieur de Marsilly.

HORTENSE.

Vous voyez bien, Monsieur, qu'il est raisonnable.

ADOLPHE.

Air : *Du vaud d'Honorine.*

Dites-lui bien que de ma vie
Il a détruit le charme le plus doux,
Qu'à son bonheur je sacrifie
L'unique bien dont mon cœur soit jaloux;
Et s'il faut qu'une haine affreuse
S'oppose toujours à mes vœux,
Apprenez moi qu'elle est heureuse,
Et je serai moins malheureux.

MARSILLY.

Il m'intéresse; pourquoi faut-il que des souvenirs trop cruels me défendentde songer à cette alliance?

---

## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE, *avec dépit.*

Je vous trouve donc enfin, monsieur; eh bien, vous avez réussi, vous êtes au comble de la joie, l'acte est signé, bien cimenté.

ADOLPHE.

Mon père, vous ne savez pas...

LAROCHE.

Je sais tout... Votre avidité est-elle satisfaite? avez-vous encore quelque propriétés à envahir?

MARSILLY.

Mais, monsieur, n'aviez-vous pas renoncé à celle-ci?

LAROCHE.

Dont j'enrage... Mais, morbleu...

ADOLPHE.

Ah! modérez-vous!

HORTENSE.

Apprenez...

LAROCHE.

Non, vous n'en souffrirez point : il me reste toujours une obligation sacrée à remplir.

MARSILLY.

Que dit-il ?

LAROCHE.

L'amour de mon fils m'en offre le moyen . . . Venez, mademoiselle, venez au château de Laroche, vous y serez comblée d'égards, vous partagerez ma fortune.

ADOLPHE.

Vous ignorez encore qu'Hortense nous quitte.

LAROCHE.

Comment !

MARSILLY.

Oui, monsieur, je suis chargé de la conduire à son père, mais je ne puis m'empêcher d'admirer ce trait de générosité de la part d'un ennemi de M. de Marsilly.

---

## SCENE XIV ET DERNIERE.

Les précédens, MATHURINE, CHARLES, *entrant mystérieusement et écoutant dans le fond*, Villageois et Villageoises.

LAROCHE.

Moi, son ennemi ? j'étais l'agresseur, je fus blessé, je le méritais !

MARSILLY.

Vous seriez...

LAROCHE, *montrant sa poitrine.*

Et cette blessure me rappelle chaque jours mes torts.

MARSILLY.

Ah ! monsieur, le bruit de votre mort m'a causé vingt ans de malheurs.

LAROCHE.

Quoi ! vous seriez ?

MARSILLY.

Marsilly lui-même.

HORTENSE.

Mon père !

CHARLES.

Ma sœur !

MARSILLY.

Ma fille !

LAROCHE.

Mon ami, mes enfans, venez dans mes bras.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Air : *De la ronde d'Anacréon.*

En un jour si doux,
L'bonheur va renaître,
Puisque not' bon maître
Revient parmi nous.

MARSILLY.

Que leur mariage soit le garant de notre réconciliation. Eh bien, Hortense, que t'avais-je promis ce matin ?

HORTENSE.

Que je serais heureuse, et vous me tenez parole.

CHARLES.

Et moi, ma sœur, avais-je tort ?

LAROCHE

Vous avez pourtant tué mon chevreuil.

MARSILLY.

Nous le mangerons ensemble.

## *VAUDEVILLE.*

LAROCHE.

Air : *De la Sabottière.*

Aux jeux que l'on se livre,
Allons, gai, mes amis,
Qu'on danse, qu'on s'enivre,
Ce soir tout est permis ;
Mais, moi, dont le plomb tant de fois
Frappa le gibier qui m'évite,
Je vais aller au fond du bois
Guetter le lièvre en tapinois.
Pan, pan, il sort du gîte,
Pan, pan, il court bien fort,
Pan, pan, je cours plus vite,
Pan, pan, le voilà mort.

ADOLPHE.

A l'aspect de nos étendards,
Faut-il qu'une ville succombe ?
Nos soldats vont de toutes parts,
Miner, foudroyer ses remparts ;

Pan, pan, gare la bombe!
Pan, pan, nous avançons,
Pan, pan, l'ennemi tombe,
Pan, pan, nous triomphons.

MATHURINE.

Viv' les garçons pour être en train,
Mais mariés queu métamorphose,
Quand dans la grange ils battent l'grain,
L'ouvrage n'avanc'pas un brin.
Pan, pan, c'est si peu d'chose,
Pan, pan, encor moins fort,
Pan, pan, on se repose,
Pan, pan, v'là qu'on s'endort.

MARSILLY.

Deux amis de l'honneur jaloux,
Lorsque la fureur les égare,
Au bois se donnent rendez-vous,
Et deux témoins jugent les coups;
Pan, pan, à vous... je pare,
Pan, pan, défendez-vous,
Pan, pan, on nous sépare,
Pan, pan, embrassons-nous.

MARCEL.

Dès que j'éprouve quelque mal,
J'avale Surêne, ou Champagne,
Vin vieux, ou nouveau m'est égal,
C'est un remède général.
Pan, pan, la soif me gagne,
Pan, pan, j'suis rafraîchi,
Pan, pan, j'bats la campagne,
Pan, pan, me v'là guéri.

LOUISE.

Tu m'as dit qu'jamais tu n'boirais,
Et si tu manquais de mémoire
J'irais dans tous les cabarets,
Et d'vant tout l'monde j'te dirais:
» Pan, pan, monsieur Grégoire,
» Pan, pan, qu'est-ce qu'vous fait'-là ?
» Pan, pan, v'là ton pour boire,
» Pan, pan, aval' moi ça. »

HORTENSE, *au public.*

A l'ombre de l'incognito,
Nos auteurs dans cette coulisse,
Désirent un petit *bravo*
Qui se termine en *crescendo.*

Pan, pan, qu'on applaudisse,
Pan, pan, pour chaque acteur,
Pan, pan, pour chaque actrice,
Pan, pan, pour chaque auteur.

FIN

*On trouve chez le même Libraire,*

Souvenirs, ou Voyages en Livonie, à Naples et à Rome, par Auguste Kotzebue, 4 gros vol. in-12. 12 l.

Le Cuisinier Impérial, ou l'Art de faire la Cuisine pour toutes les fortunes, avec différentes Recettes d'Offices et de Fruits confits, etc. Un gros vol. in-8°. 6 l.

Contes Moraux pour l'instruction de la jeunesse, par madame le Prince-de-Baumont, extraits de ses ouvrages, et publiés pour la première fois en forme de recueil. 3 vol. in-12. 5 l.

Contes Moraux d'Imbert, de l'Académie des Sciences et Belles-lettres. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Instructions de la Jeunesse, ou Notions élémentaires sur la Langue Française, la Géographie, la Mythologie, l'Histoire Grècque et Romaine, et l'Histoire de France. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Le Galoubet du Vaudeville, ou le meilleur des Chansonniers, Recueil choisi de Chansons, Vaudevilles et Couplets les plus nouveaux, avec un Calendrier pour la présente année 1806. In-18, fig. 1 l. 20 c.

Grammaire en Vaudevilles, ou Lettres à Caroline, sur la Grammaire Française. In-12, fig. 2 l.

Heur et Malheur, suivis de quelques Soirées historiques, par l'auteur du Nouveau Diable Boiteux, et des Fêtes et Courtisannes de la Grèce. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Les Revenans véritables, ou Aventures du chevalier de Morny, par l'auteur de la Forêt, ou le Château de Saint-Alpin. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Romans de Pigaut-Lebrun. 30 vol. in-12. 55 l.

Les Chevilles de Maître Adam, menuisier de Nevers, ou les Poètes Artisans, Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles, par MM. Francis et Moreau. Seconde édition, corrigée et augmentée. 1 l. 20 c.

Mars en Carême, ou l'Olympe au Rocher de Cancale, folie-vaudeville, en un acte et en prose, par MM. Francis et Désaugiers. 1 l. 20 c.

M. des Chalumeaux, ou la Soirée de Carnaval, opéra-bouffon, en trois actes, par M. Auguste. 1 l. 20 c.

Frédéric à Spandau, ou le Libelle, mélodrame en trois actes, par M. Dorvo. 1 l. 20 c.

Le Pont du diable, en trois actes, de Hapdé. 1 l. 20 c.

Le Testament de l'Oncle, en trois actes, en vers, par Charlemagne. 1 l. 50 c.

Ma Tante Urlurette, vaudeville. 1 l. 20 c.

Jenny, ou le Mariage secret, balet en deux actes. 1 l.